

1

Fuir. Haletante, je jette un regard alentour. Pas évident, même la nature a décidé de me tourner le dos. Aucun buisson ou trou adéquate, il fait trop jour, encore courir. Je les entends derrière. Un canal. Je plonge et nage sous l'eau très froide, un moment, puis remonte sur l'autre berge, dégoulinante. Pas pratique de courir en jean trempé. Ralentir... a bout de souffle, j'aperçois sur l'autre rive un trou à taille d'homme créé par un dédale de racines. Je traverse de nouveau le canal et me glisse dans la cachette. Mes poursuivants approchent. Les chiens ne veulent pas plonger. Les hommes leur ordonnent de leurs voix barbares. Ils sont hors d'eux. Je retiens mon souffle, les écoute plonger, ressortir, avancer, s'éloigner... J'attends de ne plus les entendre pour sortir. C'est long. Il doit être 17h. La nuit tombera dans quelques heures. Encore humide, je prends la direction opposée à la leur, je sécherai sous le soleil. J'ai soif, faim, mais l'important pour le moment c'est de courir le plus loin possible.

Le ciel s'assombrit et rougeoie, le vent se rafraîchit, sans veste, j'ai froid. Dans la précipitation je l'ai laissée au village. Quand j'en croise je cueille quelques fruits, des mûres, des poires et des pommes. Ça désaltère et ça nourrit. Mon sac est lourd maintenant. Il est temps de trouver un abri pour la nuit.

La nuit est maintenant tombée, avec toute son hostilité. On a entendu des histoires de hordes de chats et de chiens, redevenus sauvages, qui attaquent les humains pour s'en nourrir. Légendes urbaines ou actualités ?

Après plusieurs heures de marche, une masse sombre apparaît. En m'approchant je vois une bâtie dont une fenêtre laisse échapper une lumière vacillante. Sûrement des bougies. Je frappe. Pas de réponse. Je frappe encore, plus fort. La paranoïa a touché une bonne partie de la population, et pour cause : en 3 ans la situation est devenue tellement plus compliquée et tendue que tout ce qu'on aurait pu imaginer et la terreur règne. Je tente un "Hou hou, il y a quelqu'un ?". Mouvement. Une voix masculine me répond "C'est pourquoi ?".

"J'ai besoin d'aide !".

Il ouvre, hésitant. Il semble rassuré de voir que je ne représente pas une menace. Sa barbe, ses cheveux hirsutes, sa peau tachée et l'odeur qui en émane décrivent son état de propreté. Le laisser aller est chose fréquente chez les ermites forcés. Il m'invite à entrer. Je lui demande asile pour la nuit : demain je repartirai. Il m'offre chaleureusement un lit dans lequel, harassée, je m'endors immédiatement.

2

Pourquoi étais-je poursuivi ?

Pour le comprendre il faut faire un petit bond en arrière, vers la fin 2008, au moment du début de la crise économique qui a déstructuré le système monétaire international, d'autant plus qu'en 2009, une nouvelle grippe a fait son apparition, très contagieuse et bien que peu virulente, elle a provoqué un énorme ralentissement de l'activité industrielle. Le chômage, la précarité et l'insécurité se sont répandus. Pour contrer la pandémie, les Etats ont mis en place un système de vaccination, volontaire dans un premier temps puis obligatoire, fin 2010, renforçant le mécontentement des peuples qui enchaînaient déjà les manifestations qui souvent tournaient à l'émeute. Vivre en ville devenait très dangereux. Beaucoup s'exilèrent, moi avec. J'ai trouvé un petit village reculé et paisible qui offrait de grandes capacités d'autonomie, par l'élevage, la culture et la chasse.

La montée indécente du prix du pétrole a eu pour conséquence l'abandon du véhicule motorisé. Les naissances furent de plus en plus rares. Certains émirent l'idée que l'eau, du robinet comme en bouteille, avait été manipulée de manière à réduire la population mondiale. Ça doit faire au moins trois ans que je n'ai pas vu de femme enceinte.

Début 2012, notre démocratie a commencé à prendre des allures de dictature. Les forces armées ont fait taire les émeutes par le feu, les vaccinés ont commencé à plus de 90%, à ressentir les premiers effets secondaires du vaccin : dégénérescence nerveuse des membres inférieurs, montant et s'attaquant aux membres supérieurs et à la cage thoracique, pouvant entraîner l'étouffement dans son

stade le plus avancé. Beaucoup sont morts de ce syndrome, certains d'étouffement, les autres abandonnés par leurs proches, leur handicap étant trop lourd à supporter vu la conjoncture. S'ajoutent aux pertes les suicides, très nombreux.

La population mondiale a énormément diminué, la société, démantelée, avance au ralenti. La violence règne dans les zones d'habitation, la loi du plus fort s'installe. L'armée fait régner la terreur. Certains disent qu'ils capturent des hommes pour les faire travailler dans des camps. Dans notre village, on est plutôt protégés : pas assez d'hommes et surtout, se sont des chasseurs, ils sont armés. Et puis rien ne nous prouve que c'est la vérité. Nous survivons.

En décembre 2012, une nouvelle calamité s'abat sur le monde : un virus informatique très élaboré transmis par voie électrique se propage puis coupe tous les systèmes informatiquement gérés. Gigantesque black out. Depuis, il paraît que quelques hôpitaux ont récupéré l'électricité, mais pour les habitants. Rien. Au départ, ce fut la panique, puis les jours passant, on s'est adaptés. Retour au bûcheronnage, à la pelle et à la pioche.

Dans notre village, les enfants et les vieux sont morts les uns après les autres, trop fragiles, sans médication adaptée. Ne restent aujourd'hui que les plus solides. On a trouvé un équilibre grâce aux capacités qu'offrent le terre et l'élevage, chaque habitation étant équipée d'un puit d'eau à peu près potable...

chacun participe et travaille au bien communautaire mais petit à petit un système hiérarchique totalitaire s'installe jusqu'à l'événement à l'origine de ma fuite : un homme d'une quarantaine d'année s'est blessé à la jambe. Sa plaie s'est infectée réduisant ses capacités de travail. Alors le chef, suivi par les autres, a ordonné sa mort. Ils l'ont tout simplement assassiné sur la place, d'une manière sadique et barbare et comme je me suis insurgée, provoquant ainsi la colère du chef, ils ont décidé pour l'exemple que moi aussi je devais mourir. Cette folie furieuse semble avoir pris le pas sur tous les esprits alors j'ai fuis et me voici ici, hébergée pour la nuit par un ermite, en septembre 2015, chez lequel je ne resterai pas car trop près du village...

3

Une bonne odeur de lait chaud me réveille. L'homme me regarde, je m'étire et lui sourit. Il me tend un bol ébréché. "Je n'ai que ça" dit-il comme pour s'excuser. C'est énorme ! Du lait chaud ! Après l'avoir remercié, je commence à boire et lui demande d'où vient ce lait. Il m'explique qu'il a une vache et quelques animaux. Ça lui permet de subsister. Il est habitué à la solitude mais c'est long, surtout l'hiver. Il n'a pas encore eu le courage depuis trois ans d'enterrer les cadavres dans les maisons voisines, ça lui pèse mais il n'y arrive pas : ils sont tous morts à quelques jours d'intervalle, seul lui est resté. Il m'invite à lui tenir compagnie, je suis la bienvenue, ce à quoi je réponds par la négative et lui explique ma mésaventure et la raison de mon exil. Plein de sollicitude, il m'offre de quoi me changer, un peu de jambon sec et de l'eau. Je reprends rapidement ma route car connaissant les villageois, ils n'abandonneront pas leur quête avant un moment.

Il fait beau. Du temps médiatisé, nous étions harcelés par le réchauffement climatique. En effet nous ressentons des changements : les mi-saisons sont quasi inexistantes. L'été est long, chaud et sec et l'hiver très froid, parfois pluvieux, quand le temps s'adoucit, mais sec au cœur saisonnier. La nature s'adapte bien : on continue à avoir des céréales, des fruits et des légumes. La subsistance pour qui accepte de travailler est aisée.

Je marche suivant d'anciennes routes. Plus entretenues, la végétation abonde mais le goudron est toujours là. J'avance à un bon rythme, quelques pauses pour reprendre un peu d'énergie. Le chant des oiseaux et le crissement des insectes m'accompagnent.

Quand enfin vient le soir, j'ai mal aux pieds, aux jambes, je suis fatiguée et j'observe très attentivement le paysage à l'affût d'un abri pour la nuit. J'aurai du demander une couverture à l'ermite. Au loin, une petite agglomération. J'en prends la direction.

J'y trouve une maison abandonnée, comme les autres. Les toiles d'araignées et la poussière dans le crépuscule lui donnent un air lugubre. Je me fraye un passage et après un sommaire repas, je me couche. Heureusement que je ne souffre pas d'allergie... Le sommeil ne se fait pas attendre.

BRAOUM ! Réveillée en sursaut par le bruit d'un moteur mon coeur s'emballe. Des cris proviennent de l'extérieur. Un moteur... ça fait des années que je n'en ai pas entendu.

"On l'a !" Un homme s'exclame dans un mégaphone "Toute résistance est inutile ! Rends toi ou on vient te chercher !". Puis, hors mégaphone "Allez-y les gars, blessé comme il est, il est cuit !". J'entends un homme crier, objecter, insulter. Le véhicule repart, le calme nocturne revient.

Je reste un moment pantoise. Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?!

La nuit fut courte. Cet évènement a éveillé en moi une série de questions : Qui étaient ces hommes ? Que voulaient-ils ? Comment ont-il accès à un véhicule motorisé, enfin surtout à du carburant et du matériel électrique, pourquoi pourchassaient-il cet homme blessé ? Malgré toutes ces interrogations je reprends ma route, mais inspecte les alentours avec vigilance.

4

La pluie... Elle se met à tomber, épaisse. Très vite je suis trempée. L'eau pénètre partout, les gouttes coulent devant mes yeux. Je fixe mes pieds en continuant à marcher. Ça dure. J'ai froid. Pas d'abri.

Quand la pluie se calme enfin, je continue à dégouliner, les pieds mouillés dans mes baskets. Flouich, flouich. J'ai toujours froid, les yeux qui piquent, la gorge enflée. Fatiguée. Pas un endroit sec pour me reposer. Parfois, une rafale de vent secoue les feuilles des arbres qui m'arrosent. Dépitée, je finis par me poser sur un coin d'herbe. Mouillé sur mouillé, je mange le reste de mes vivres.

En levant la tête, j'aperçois des gens au loin et... Ils disparaissent dans une lumière douce et scintillante. Hallucination ? Qu'importe, il est temps de repartir à la recherche d'un endroit pour dormir. Une colline surplombant la vallée me permet de repérer une petite ville. J'aurai préféré éviter les villes, encore habitées, certaines sont le théâtre de violences intolérables. Mais je n'en peux plus. Encore humide, je veux être au sec, au chaud.

Environ trois quart d'heure après, j'arrive à la première habitation, délabrée. La visite s'avère fructueuse : je trouve des vêtements à peu près à ma taille. Sèche, je m'accorde le temps d'un somme.

Quand j'ouvre les yeux, il fait nuit. J'ai faim et soif. Je me rendors quand même.

Le soleil me réveille. J'ai froid, j'ai chaud. Mon deuxième sommeil a été rempli de cauchemars. Je suis encore fatiguée. La bouche sèche, les lèvres comme du carton. Mes tempes battent au rythme de mon coeur, je suis brûlante, la gorge en feu.

Putain de pluie.

Il faut que je trouve à boire. Je sors. Trois hommes sont dans la rue. Ils ont l'air fou. Cheveux hirsutes, mines patibulaires, ils s'approchent de moi comme des bêtes, me reniflant et me palpant. Je me dégage. "Qu'est-ce que tu fais là ?" grogne l'un d'eux. "Qui t'es ?" demande un autre. Je leur réponds juste que j'ai soif. "Débrouille-toi !" dis le dernier en me bousculant. Je tombe face à terre et reste là, me laissant envahir par les brumes fiévreuses, je sens que ça tourne, ça tourne puis... plus rien.

5

"Chut ! Elle revient à elle". On me passe un linge humide sur le visage. J'ouvre péniblement les yeux, une femme d'âge mur que fait face, penchée au dessus de moi, l'oeil bienveillant. Je suis installée confortablement dans un lit qui sent le propre. Elle me sourit "Bonjour, dit-elle, comment vas-tu ?". Ma

gorge me brûle toujours. " On va t'apporter quelque chose de chaud, attends". Et de m'essuyer de nouveau le visage après avoir essoré sa serviette.

"Amélie ! s'exclame-t-elle, l'infusion est prête ?". J'entends une réponse affirmative venant d'une autre pièce. Entre une jeune fille brune, souriante, un plateau aux mains. Elle le pose sur une table de chevet et la femme qui me soigne me tend le bol et m'aide à boire. C'est bon, chaud, sucré. Tout mon corps reçoit avec soulagement ce breuvage.

Pendant que je bois, la femme m'explique que je suis ici depuis trois jours, avec une grosse fièvre, qu'elles m'ont ramassée dans une rue du secteur mâle. "Le secteur mâle ?". Elle me répond qu'elle m'expliquera plus tard. Il me faut du repos et manger pour reprendre des forces. Elle m'apportera un bon repas tout à l'heure. Je lui obéis et me rendors.

Quelques heures plus tard on me réveille avec un plat consistant et odorant. Bien que se soit un vrai délice, je mange peu car je n'y suis plus habituée. La femme me présente encore une infusion de plantes et je sombre de nouveau dans le sommeil.

Le lendemain je me lève pour faire mes besoins et deux jours plus tard, de nouveau sur pied, je peux aider les femmes dans leurs tâches quotidiennes les plus légères, je suis encore très faible et ne tiens pas longtemps le rythme.

Heureusement que la connaissance des plantes ne s'est pas totalement perdue, car avec la fièvre de cheval que j'ai traîné, sans médicaments adaptés, j'y serais sûrement restée. Hélas pour les premiers malades, avant qu'on ne redécouvre ces recettes de grand-mère, ils n'ont pas eu ma chance. C'est comme ça qu'on a perdu beaucoup de nos enfants et vieillards...

On m'explique l'histoire de cette micro société : après l'épidémie et les émeutes, les hommes ont commencé à devenir violent. Quand la grande panne électrique survint, la déstabilisation fut telle que la panique prit tout le monde. Les hommes ont commencé à se piller les uns les autres et à instaurer la loi du plus fort. Les femmes se sont alors rassemblées, prenant les quelques enfants survivants et se sont installées dans un grand bâtiment, se défendant contre les assauts des mâles. Petit à petit elles se sont organisées de manière à devenir autonome et les hommes se sont plus ou moins calmes, leur laissant une zone de tranquillité. Un système d'échange fut mis en place entre les deux clans : des légumes et des plantes contre de la viande et du poisson. Tout cela est allé tellement vite...

Elles ont été prévenus de ma présence du côté des hommes et ont exceptionnellement pu pénétrer sur leur territoire pour me ramasser.

6

Les jours passent dans une ambiance conviviale "entre filles". J'aborde le sujet du moteur de l'autre nuit, avec la capture du "fugitif". On m'explique qu'il arrive, moins souvent qu'avant, que des militaires viennent dans des chars hybrides pour capturer des hommes. Ils les choisissent en forme, sûrement pour travailler. Ainsi, le mythe du camps de travail n'en serait pas un... Le sujet semble délicat et à part "de toute façon ils ne prennent pas de femme..." je n'obtiens pas plus d'information.

Une fois complètement remise, cette situation sociale, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, commence à me peser. Entre femmes, le système hiérarchique est encore plus présent que dans une société mixte, et là, j'ai du mal. Même si je suis bien accueillie, je ressens le besoin de continuer ma route et savoir que des militaires viennent se servir en main d'oeuvre par ici ne me dit rien qui vaille.

Quand je parle de mon prochain départ à Eléanore, la femme qui m'a soignée, visiblement le chef de clan, elle essaie de me retenir en prétextant l'hiver froid qui approche. C'est vrai que nos hivers sont de plus en plus rudes. Justement, il est vraiment temps pour moi de repartir de manière à trouver où passer cet hiver. Elle devient alors agressive et menaçante. En gros si je pars, se seront les pieds devant. Charmant.... Ce à quoi je réponds "Tu as raison, l'hiver sera rude, autant rester au sein de la communauté." Sur ce, je reprends mes tâches quotidiennes...

S'échapper d'un groupe pour se retrouver otage d'un autre.

L'hiver s'avère très rude, en effet. Certains jours on ne sort même pas, calfeutrées, les unes contre les autres, près du feu. On se regroupe toutes dans la même habitation. Même si je me lie plus ou moins amicalement avec mes "colocataires", j'observe et analyse surtout le comportement d'Eléanore car je ne compte pas rester ici ad vitam æternam. Chaque jour voit naître l'élaboration d'un nouveau plan. Elle a donné des directives, même pour aller aux toilettes ou me laver, je ne suis pas seule. Et ma gardienne change régulièrement afin de ne pas en faire ma complice.

Le mois de mars arrive enfin, annonçant le retour du soleil. Doucement on sent les jours allonger. On sort pour travailler la terre, la préparer aux cultures à venir, les poules se remettent à pondre...

Un jour, je suis avec Amélie, une jeune discrète et sympathique, bon public concernant mon humour. Alors qu'elle se baisse pour ramasser quelque chose par terre, je vois au loin apparaître quatre personnes qui courrent vers la forêt. Elle n'a rien vu. Je lui demande si elle me trouve fiévreuse, ce qu'elle prend pour une blague. Je me souviens alors du groupe de gens qui avait disparu sous mes yeux il y a quelques mois. Amélie me tire de mes réflexions en me parlant d'Eléanore. Elle prend une voix au timbre neutre, le ton d'un secret : "je sais que je n'ai pas le droit de dire cela, sans elle, qui sait ce que nous serions devenues ? Mais je trouve qu'elle en fait trop. Regarde, toi, je suis sûre que tu ne restes pas par goût, tu restes assez éloignée et sinon, pourquoi devrions nous toujours t'accompagner ?". Je m'apprête à répondre quand surgit Eléanore. Elle doit avoir un radar !!! "Amélie ! Va préparer le repas" ordonne-t-elle. La jeune fille s'exécute.

"Alors Lucie, comment te sens-tu parmi nous ? Tu as peu lié d'amitié, les autres te trouvent distante, tu as partagé peu de tes expériences lors de nos soirées hivernales...". Je prends le parti de ne pas répondre et continue à gratter la terre. "Tu sais combien être un groupe soudé est important. Ton attitude renfrognée ne m'aide pas à te donner ma confiance." Là c'est trop, je boue de l'intérieur. Deux options : soit ça sort, soit j'implose. J'opte pour la première : Confiance ? Vous osez me parler de confiance ? Je n'en veux pas de votre confiance ! Vous me gardez en otage ! Ne l'oubliez pas ! Vous m'avez sauvé la vie pour mieux me la prendre ! Vous êtes un dictateur, une enflure !". Les mots fusent, Eléanore reste un instant interloquée puis me saisissant le poignet s'exclame "Cesse de me parler sur ce ton !". Je me dégage et dans un coup de sang lui enfonce la bêche dans une cuisse.

Le hurlement qu'elle pousse va très vite ameuter les autres. Je l'attrape par le col et lui susurre "C'est un accident, Ok ? Je reste ici et tu la fermes, Ok ? Sinon, prochain coup, je te tue !". Elle acquiesce, le visage tordu par la douleur. Les premières filles arrivent, en panique. J'aide aux soins, l'innocence même. La cuisse est désinfectée, pansée, la femme allongée. D'avoir vu ces gens entrer dans la forêt à éveillé ma curiosité. Je suis persuadée que ce n'était pas une hallucination. Je pense rester un moment ici, pour en savoir un peu plus...

7

Quelques jours passent sans que rien de notable ne se présente. La seconde dominante du groupe a naturellement pris la place d'Eléanore durant sa convalescence, qui s'avère plus compliquée que pour une simple plaie : l'infection est moche et a du mal à passer. Je suis comme convenu libre de mes mouvements, autonome. Je me porte volontaire pour la session de troc avec les hommes. On se rend à deux à la frontière, Amélie tient à m'accompagner. Alors que nous procédons à nos échanges, un véhicule militaire arrive en trombe. Les hommes avaient déjà fuit, sauf notre interlocuteur qui, absorbé par sa tâche, n'avait pas prêté attention au bruit. Quand il prend conscience de ce qui se passe, il est trop tard : les militaires lui sautent dessus, le menotte et le pousse dans leur véhicule, entre le camion, le char et le 4x4. Ils repartent aussi vite qu'il sont arrivés, et sans prêter la moindre attention à notre présence. On attend un peu, les hommes reviennent et nous reprenons nos échanges sans dire un mot sur la scène à laquelle nous venons d'assister.

Sur le retour, j'interroge Amélie sur ce qu'elle en pense. Elle me rappelle à quel point c'est tabou. Mais elle trouve quand même ça déroutant, et le fait qu'aucune autre réaction que la fuite soit l'intrigue autant que moi : pourquoi aucune rébellion ? En même temps, toutes les missions d'exploration, de recherche hors de la ville n'ont jamais abouti car personne n'est revenu. Depuis, on ne s'éloigne plus de l'agglomération devenue si grande pour ses quelques habitants.

Dès demain, je pars en forêt.

Amélie insiste pour m'accompagner. Quoi qu'elle en dise, sa curiosité va bien au-delà de ce qu'elle veut bien admettre.

On prend pique-nique, tente et duvets. Nous marchons plusieurs heures dans la forêt, suivant les sentiers, sans rien voir de suspect. "De toute façon s'il y avait quelque chose; nous l'aurions déjà trouvé, car nous venons souvent ici pour cueillir des fruits sauvages, et les hommes chassent." Me dit Amélie. Alors je l'interroge : jusqu'où vont-ils ? Car j'ai remarqué que personne ne dépasse une certaine limite autour du territoire, comme bloqués par une peur inavouée.

D'après ce que m'e décrit Amélie, nous atteindrons les limites de cette zone peut avant la tombée de la nuit, jute à temps pour installer le camps. A deux la route semble moins longue, le temps passe plus vite.

Nous ne croisons personne. Au crépuscule nous plantons la tente, allumons un feu et après avoir mangé et s'être détendues, nous nous endormons.

Le jour suivant la route est plus difficile, plus on avance moins de sentiers sont formés. On aurait dû prendre une machette ! On se fraie un chemin tant bien que mal, mais bientôt nous nous retrouvons encerclées de ronces, contraintes à rebrousser chemin. Quelle déception ! Dans un ultime espoir de rassasier ma curiosité, je grimpe à la cime d'un grand arbre et scrute l'horizon. Au loin j'aperçois une sorte de camps encerclé de hautes clôtures et plusieurs rangées de barbelés. Cela semble très militaire architecturalement parlant... Les autres arbres m'obstruent la vue, aussi je ne pourrais en savoir plus qu'en passant par la route. Je chercherai un vélo. Je ne vois pas ce qu'il renferme, l'étendue semble vaste, pas d'habitation ni véhicules visibles... Je redescends et raconte à Amélie ce que j'ai pu observer. Elle est partante pour une escapade à vélo.\*

Nous avons moins d'allégresse pour le retour et servons plus ou moins de la soupe à la grimace à nos cohabitantes lorsqu'elles tentent de nous interroger sur le but de notre escapade. Elles le prennent assez mal : nous sommes parties durant trois jours, sans explication. Pour alléger l'ambiance j'entame la discussion sur Eléanore. Elle dormait à notre arrivée. L'infection n'est pas passée. Je saute sur l'occasion pour justifier notre prochain départ pour visiter les villages alentours à la recherche d'antiseptiques, dans les pharmacies ou les maisons désaffectées. La proposition est accueillie avec surprise mais la seule qui essaie de nous dissuader est celle qui a pris la place du chef. Je fais valoir d'un ton sarcastique qu'avoir le pouvoir peut altérer son jugement. Vexée, elle ne dit plus rien de la soirée.

Rassasiées, Amélie et moi allons vite retrouver la chaleur d'un bon lit. Nous avons besoin de nous reposer avant de partir !

8

Dans une remise, nous trouvons les vélos. Après les avoir remis d'aplomb, nous les équipons de panier. Cette fois, nos réserves nous tiendront plusieurs jours en nourriture et en eau. Tente, duvets, machette aiguisée, boussole, papier et crayon ainsi qu'un jeu de carte font partie du package. Les autres nous regardent et nous parlent comme à des héroïnes. Sortir de la ville ! Quel exploit ! Elles semblent avoir oublié que je viens de l'extérieur...

Nous partons au petit matin, "avec ardeur, avec entrain". Je regrette de ne pas avoir trouvé de carte. J'en dessinerai une approximative en cours de route. Les vélos ne sont pas des VTT, et la route, non entretenue est un vrai parcours du combattant. On slalome entre les touffes d'herbes et les nids de poule, évitant aussi les branches sauvages... On rigole bien.

Nous traversons un premier village sans nous arrêter : d'un commun accord nous avons opté pour l'option de faire les visites au retour de manière à ne pas être trop chargées trop vite.

Au second village, petite pause repas et carte. J'essaie d'être le plus juste possible mais respecter une échelle sans mesure n'est pas vraiment évident.

On repart, essayant au maximum de prendre la direction du camp, malgré les petites surprises que nous fournit la route, changeant de direction et nous menant à l'opposé. Mais on finira par trouver !

Le soir approche. On se pose au bord d'un champ.

Matin, soleil, reprise de la route. C'est étrange de ne rencontrer personne. La population a vraiment réduit ces dernières années, je n'avais pas mesuré l'ampleur des pertes. Je n'ose même pas imaginer ce qu'il en est de nos pays voisins... Le terme même de pays est-il encore signifiant ? Quelle identité nationale nous reste-t-il ? Quelle identité tout court ? Nous approchons encore d'une agglomération, plus grande. De loin elle nous semble sans vie mais à notre arrivée, une femme nous interpelle. Nous la rejoignons "Bonjour voyageuses !" nous dit-elle souriante. "Arrêtez vous un peu, faites une pause, je vous offre du thé". Nous acceptons avec joie et la suivons dans une maison. S'y trouvent trois hommes et une autre femme. Présentations sont faites : Laurence, qui nous a invitées, Sandrine, Paolo, Antoine et Cyril. Ils nous accueillent avec le même enthousiasme. Ils ont l'air particulièrement zen. Ils sont les seuls à vivre dans cette ville et connaissent la notre. Les genres vivant séparés leur paraissent étrange, comme à moi. Je leur parle de notre quête, ils savent où se situe le camp ! Quel gain de temps. Par contre, ils nous déconseillent d'y aller. Je décide alors de tout leur raconter, de leur expliquer en quoi il faut absolument que je sache car c'est très perturbant, que je pense que les déboires de ces dernières années sont liés à ce phénomène et aussi que ça a un rapport avec les gens que j'ai vu disparaître et apparaître. A ce moment, ils échangent un regard et Antoine nous dit "Restez cette nuit dormir ici et demain, nous vous montrerons quelque chose.". La conversation prend alors une autre tournure, abordant le sujet de la natalité devenue inexistante. Cyril, un barbu un peu en retrait, demande à Amélie de se lever. Il pose sa main sur son ventre. Elle sourit timidement, pâlit puis vacille. "Rassieds-toi, ça va passer". Elle ne se fait pas prier ! Mais qui sont ces gens ?!

Nous aidons à la préparation du repas, avec beaucoup de gaîté et d'humour. Amélie est toujours un peu patraque. Elle participe peu mais garde le sourire. Vient le temps de dormir. J'ai hâte de savoir ce que ces gens veulent nous apprendre.

9

Après un réveil doux, un petit déjeuner copieux et une toilette sommaire, on se réuni tous les sept dans le salon. Paolo prend la parole : "ce que vous êtes sur le point d'apprendre, de vivre, va vous surprendre. On a besoin de vous de toute façon pour avancer. Première chose : nous ne venons pas d'ici. Je ne parle pas d'un point de vue régional, ni même national... Nous ne sommes même pas originaires de votre galaxie.". Là c'est fort. Il veut nous faire avaler qu'ils sont une bande d'extra-terrestres en gros... Il continue "Nous venons de loin, notre forme n'est pas humanoïde, nous nous sommes métamorphosés pour mener à bien une mission.". Et la marmotte ?!. "Dans notre galaxie, existe un peuple joueur et sans empathie vis-à-vis des autres espèces. Ils cherchent à travers l'Univers des groupes d'animaux sociaux sous évolués, excusez le terme, comme vous, en phase d'autodestruction, et suffisamment intelligents pour suivre leurs directives, le but du jeu étant d'accélérer cette autodestruction. " Sous évolués.... Non mais ça va là ? Je m'exclame "Hey ? Ça va bien vous ? Vous suivez un traitement ou bien ?!" Il rit et Laurence nous affirme "Il dit vrai, écoutez, vous serez convaincues". On est tombées dans une secte... Des échappés de l'asile... Je me lève. Paolo continue, calmement :" Je comprends que cela vous paraisse dément, je vous promets de vous apporter la preuve de la véracité de mes propos". Je me rassieds et l'écoute encore. "Nous sommes sur Terre depuis très longtemps. Les destructeurs aussi. Ils se sont fait passer pour des dieux dans différentes de vos civilisations, au départ. Maintenant vous êtes moins impressionnables. Ils vous ont aidés à faire vos avancées technologiques, nous compensions en vous aidant dans votre survie, d'un point de vue médical et idéologique. Votre espèce vous donne son existence à la destruction de vos congénères mais est en même temps très riche d'empathie. Depuis quelques années terriennes, ils manipulent les différents gouvernements avec une aisance impressionnante."

Là dessus, je veux bien le croire, mais bon, ça me semble quand même assez capillaire tracté son histoire... "Il me faut plus que quelques légendes remaniées pour que je vous suive là". Il me sourit, ça m'énerve, s'approche tranquillement de moi, attrape mes mains et instantanément nous nous retrouvons ailleurs. On dirait que des amas de centaines de foulards de soie flottent. D'eux émane une lumière, douce, puissante et irisée. Se sont des formes de vie. Je flotte aussi. J'inspire : pas d'air. Ma cage thoracique va imploser, mon cœur accélère, mes yeux veulent quitter leur orbite, mon crâne compresse mon cerveau. Terreur. Et nous revoici dans le salon. Je reprends mon souffle et mes esprits. La nausée m'envahit, je m'affale dans un fauteuil, abasourdie. Paolo sourit et reprend la parole. Amélie me regarde avec stupéfaction. "Donc, pour les contrer, nous devons dans un premier temps désactiver leurs usines d'armement et de drones". "De drones ?!" Interroge Amélie. "Oui, des drones. Les hommes qui sont enlevés fournissent la matière première. Avec un mâle on construit trois drones. Leurs chairs, leur sang, leur viscères sont extraits et utilisés pour constituer une enveloppe charnelle aux drones, qui contrairement à vous ne sont pas impulsifs et individualistes. Ils obéissent même là où vous ne le feriez pas. Pas de libre arbitre." J'interviens "ça sort de leurs règles du jeu là non ?" "Exact. Comme quoi finalement vous n'êtes pas si bons clients à l'autodestruction que ça."

Ayant un peu retrouvé mes esprits, je demande où nous étions tout à l'heure, ce qu'il s'est passé. "Et bien je t'ai téléportée sur notre vaisseau, tout simplement". "Alors ces trucs volants c'est votre peuple ?" Il me répond par l'affirmative.

"Bon alors, c'est quoi le plan ?"

10

Bon brainstorming avec prise en compte des capacités de nos hôtes et évaluation des possibilités, planification, la stratégie est mise en place. Reste à passer à l'action.

Amélie retournera au village avec de l'antiseptique et, ô miracle, des antibiotiques non périmés pour Eléanore. Elle devra se débrouiller à devenir le chef de clan. Malgré sa réserve, elle a le tempérament nécessaire. Elle prendra la route demain, comme nous, mais dans la direction opposée. Antoine la téléportera près du village et nous rejoindra ensuite.

Pour le moment, étape transformation pour moi. Je suis un peu angoissée. Bien que l'on m'ait expliqué le processus, et sachant que c'est complètement réversible, l'idée de devenir un homme me travaille. Mon pauvre esprit à un peu de mal à se faire à toutes ces nouvelles données, alors changer de sexe, c'est en plus bouleverser mon identité. Cette métamorphose est nécessaire car seul un homme pourra pénétrer au sein du complexe et nos amis extraterrestres ne peuvent pas simuler l'ADN humain. En revanche ils peuvent camoufler mon X en Y...

Paolo et moi nous isolons. Il me demande de me déshabiller. Je prends le parti de lui faire confiance et me retrouve nue devant lui. "Ça va être un tout petit peu douloureux mais ça passe vite.". Rassurant. Il prend sa forme de soie lumineuse, m'enveloppe, m'englobe et s'insère en moi, à travers ma peau. Une douleur aigue prend mes os, je me sens grandir, mes muscles sont comme écartelés, le cœur bat vite, très vite, j'ai la tête qui tourne, des picotements sur tout le corps, le visage brûlant, je m'effondre.

Une temps indéterminé plus tard, je me réveille. "Alors, ça va comment ?" Paolo me parle... Dans ma tête. C'est de la folie... D'ailleurs il y a une pathologie pour ce type de symptômes ! Je ne sais pas vraiment comment ça va. Je découvre ce nouveau corps, ces nouvelles sensations... Je... J'ai un pénis ! Et des poils partout et... Je me lève, cherche un miroir... Le choc ! Je suis un homme ! Bordel ! Avec toute la panoplie et même de la barbe ! Je ne sais pas raser un visage moi... On verra plus tard pour les détails. Je dois m'habiller. J'enfile des vêtements à ma taille, et à mon sexe. Je suis grand et fort quand même. A cette pensée je sens une vague de satisfaction typiquement masculine, qu'est-ce que c'est bon ! Paolo se moque de moi. Il sait tout ce que je pense, c'est assez déroutant.

Je retourne voir les autres : le petit déj' est servi, Amélie partie et Antoine revenu. J'ai dormi si longtemps ? Laurence s'exclame en me voyant "Salut Luc ! Quel beau mec tu fais !" Etrange, je ne rougis pas. Je suis ravie... euh non, ravi au plus haut point.

Une heure plus tard, je prends la direction du camp militaire. Je dois servir d'appât. Je vadrouille sur la route plusieurs heures avant qu'un camion se dirige vers moi. Des hommes au regard vide, froid, m'interpellent. L'un d'eux m'attrape violemment tandis que l'autre clame "Suivez-nous sans résistance". Ce que je fais. Ils me jettent dans le camion. Ils sont trois. Deux à l'avant et un près de moi. Laurence, Antoine et Cyril apparaissent, posent la main sur le front de chacun des drones qui se retrouvent déconnectés et pénètrent leurs tissus corporels. "Ce que c'est froid là-dedans !" disent-ils. Et on roule jusqu'à l'entrée du camp. On entre sans problème. Je suis emmené dans un dépôt d'hommes. Une fois la mission accomplie nous nous retrouverons dans un endroit précis que Paolo connaît.

11

Ce hangar est lugubre et nauséabond. Une quarantaine d'hommes attendent en gémissant. Une espèce d'onde sonore grave et basse flotte. Ils ont tellement perdu espoir qu'ils ne communiquent même plus. A mon entrée, ils lèvent à peine la tête. Je m'installe près de l'un d'eux. "Salut". Pas de réponse. "T'es là depuis quand ?". Il lève ses yeux vitreux vers moi, ouvre une bouche sans langue et retourne dans son apathie. Un jeune homme, a peine adulte, s'approche de moi. "Ils font ça à tous ceux qui veulent se rebeller en hurlant. Lui, là-bas, dit-il montrant de la tête un homme unijambiste, il a tenté de fuir, il y a laissé une patte, hun, hun, hun..." ce rire camouflé me donne la chair de poule. "Ça fait combien de temps que tu es là ?" Il fait mine de réfléchir... "Je ne sais plus, j'ai oublié, j'ai arrêté de compter au quarante huitième repas exactement... Ils ne nous les donne pas à heure fixe alors ça veut rien dire... Sans logique... Sans repère... Je ne sais pas. De toute façon, quand ils nous donnent à manger, on a tout le temps faim, hein." Et il s'en va accroupi, plus loin. Je le regarde un moment se balancer sur lui-même.

Pris de doute, je demande à Paolo ce qu'il en pense... Je ne tiens pas à rester un "temps indéterminé" ici, à croupir, jusqu'à devenir fou. Un coin du hangar est plein de mouches... Et pour cause ! Se sont les "Toilettes". Un amas de défécations et d'urine duquel s'échappe une odeur insoutenable. Un homme se déculotte sans pudeur et fait son affaire. Je veux partir. Paolo me calme, me redonne confiance, en me rappelant notre mission. Au cours de la prochaine vague de ramassage de chair fraîche, il faudra faire partie du lot. Il ne reste plus qu'à s'accroupir au milieu des autres et attendre.

J'avais réussi à m'assoupir quand la porte du hangar s'ouvre. Deux drones demandent à six hommes de les suivre. Je passe devant l'un d'eux prenant sa place. Quelques minutes plus tard je marche parmi eux. A chaque intersection nous sommes scannés. Les drones doivent insérer une carte et effectuer une reconnaissance spécifique jusqu'alors indéchiffrable pour les extraterrestres.

Dans un couloir sombre, Paolo m'indique de bifurquer. Seul dans la pénombre, c'est un peu flippant... Paolo me guide. Je ne sais pas comment il connaît cet endroit comme sa poche. Je me retrouve dans une salle avec un générateur immense, vibrant bourdonnant, surveillé par deux drones. Ma mission : désactiver ce générateur. Coton, avec les deux drones devant le panneau de contrôle et sans arme... Lors de chaque changement de garde, les drones transfèrent un compte rendu dans une machine et les autres prennent les informations en simultanée. A ce moment seulement le panneau de contrôle reste sans surveillance. Ça ne dure pas plus d'une minute toutes les douze heures. J'espère ardemment que la relève arrive bientôt car j'ai une très forte envie d'uriner. Paolo râle. Il pense que j'aurai pu faire dans le hangar. Certes... Mais non, trop dégoûtant.

L'attente est longue, l'immobilité me tétranise les muscles et je sue d'avoir trop envie de faire pipi. La seconde porte s'ouvre, deux gardes entrent, les quatre se dirigent comme prévu de l'autre côté de la pièce, où je me situe en fait. En même temps qu'eux et le plus silencieusement possible, j'accède au panneau de contrôle.

Là je laisse les commandes à Paolo. Je deviens observateur. Et du coup, je ne ressens plus l'envie d'uriner. Par contre Paolo trépigne. Bien fait pour lui.

D'un coup le générateur cesse d'émettre son vrombissement et Paolo sort furtivement de la salle. Tout est plongé dans le noir mais il avance comme en plein jour. Nous arrivons dans une salle aux odeurs de mort Paolo touche à trois panneaux puis repart. Nous sortons, rejoins par les autres. C'est la panique à bord : les sirènes hurlent, de la fumée se dégage des bâtiments. Ce que Paolo a fait a provoqué un incendie immense. Sans le générateur, les drones sont désactivés. Bientôt m'explique Paolo, leur chair va se putréfier et les systèmes électroniques se détériorer. Les hommes s'échappent comme des fous du hangar, courent en tous sens. Le générateur nous empêchait aussi nous téléporter. C'est maintenant possible. Nous retournons directement à la maison. OUF! Ayant repris le contrôle de mon corps, je coure direct aux toilettes. Paolo rigole bien dans ma tête !

12

C'était relativement simple comme mission. Disons que le plan élaboré s'est déroulé comme prévu. Mais on est loin d'avoir sauvé le monde. Il faut faire la même chose dans les 168 autres complexes de ce type. "Ils vont renforcer leur sécurité maintenant" dis-je. "Pas d tout, me répond Laurence, en ce moment ils sont sans surveillance, les autres sont partis sur leur planète mère, dans un système solaire très éloigné, pour un festival culturel rituel très important pour eux. Ne se doutant pas de ce qui se passe ici, nous devons profiter de cette aubaine. Ceci dit, leur technologie est très avancée et le voyage, même si leur système est à des années lumières du notre sera relativement bref. Nous avons un an tout au plus. Vu leur puissance et leur persévérance, je ne vois pas trop pourquoi on se bat. Que pourra-t-on sauver ? Même si nous réussissons, ils ont les moyens de faire exploser la Terre. On est perdus.

"Non" me dit Paolo. Car nous allons stopper la prolifération de toute action lancée sur Terre, de manière à libérer l'humanité. Tu n'imagines même pas à quel point ces générateurs vous sont nocifs. Ensuite, nous nous occuperons de les arrêter d'en haut. Nos vaisseaux sont aussi puissants que les leurs et nos techniciens travaillent en ce moment même à renforcer le blindage de nos coques et notre armement et nos tacticiens imaginent toutes les stratégies possibles. Bref, tout cela ne te concerne pas.

Dès lors, nous nous téléportons et réussissons avec brio à désactiver 98 des 168 usines restantes. Nous sommes presque en septembre maintenant. Même si les populations que nous rencontrons ont quelques différences physiques et culturelles, la misère est la même partout. Le 99eme site que nous visitons est désaffecté. Situé dans la zone équatoriale, la chaleur est telle que l'endroit est désertique. Toutefois, le générateur central tourne. Il en est de même pour les vingt autres sites situés dans cette zone.

Ensuite on se retrouve près d'un complexe aux Etats-Unis. Même stratégie que pour les précédents, j'attends que l'ennemi vienne me cueillir, tout se passe comme prévu, les drones, l'entrée dans le camp... Sauf qu'à partir de ce moment, pas de hangar. Les hommes récupérés sont directement mis en pièce de manière barbare, découpés sur place. Paolo est autant déconcerté que moi. Je suis mené à l'abattoir sans espoir d'échappatoire. Pas de téléportation possible à cause des brouilleurs. Après avoir été déshabillé, je continue d'avancer vers mon triste sort, terrorisé, poussé par les drones. Ils m'attachent sur leur plan de travail et s'apprêtent à commencer leur besogne sous les yeux terrifiés de mes amis métamorphosés en drones, impuissants. Que faire à trois contre cinquante, tous armés ?

Paolo me dit "Adieu" et je le sens quitter mon enveloppe corporelle. Le processus inverse de transformation se met en place, mes poils et os rétrécissent, mon corps bouillonne et les drones arrêtent immédiatement leur action, interloqués. Avant de m'évanouir, je vois Paolo sous sa forme initiale, puis il bruni, se flétrit et tombe en poussière.

Deux jours plus tard je me réveille dans la maison, de nouveau femme, quel soulagement ! Je rejoins les autres qui ont une bien triste mine. "Qu'est-il arrivé à Paolo ?" "Il est mort".

Ils vivent plus de 3000 de nos années, les décès tout comme les naissances sont des évènements rares et marquants. Chacun d'eux tisse des liens à l'autre très profonds surtout qu'ils sont télépathes. Aujourd'hui, l'un d'eux manque à l'appel. Il m'a sauvé la vie. Une vie éphémère et barbare comparée à la sienne.

13

Malgré l'humeur maussade, nous parlons de 48 sites restants. Plus question d'utiliser la même stratégie, sans Paolo. Ça me fait bizarre de me retrouver seule dans ma tête. Et surtout en femme ! Ça commençait à me manquer ! Marre des montées incontrôlables de testostérone et des érections matinales... Surtout que malgré tout, les femmes ne m'attiraient pas.

Comment, sans arme, va-t-on s'y prendre ? "Avec vos pouvoirs et vos connaissances, vous ne pouvez vraiment rien pour nous ?" Leur armement ne peut pas fonctionner dans notre atmosphère, trop riche en oxygène. Alors on continue à plancher sur une nouvelle stratégie.

Finalement ils optent pour des bombes. Ils ne peuvent pas rejoindre le générateur directement mais peuvent pénétrer l'enceinte des camps. Des bombes, ils savent en fabriquer et les stocks de nos différentes armées sont garnis. Certes, ils ne pourront pas sauver les détenus, mais au moins, une action peut être entreprise.

Pour ce faire, je ne leur serai d'aucune aide. Je vais retourner au village, voir ce qu'il s'y passe, puis ils reviendront vers moi dès qu'ils auront terminé. Car une fois les bases ennemis détruites, il faudra reconstruire une nouvelle civilisation. Ils ont le pouvoir de nous rendre l'électricité. Mais en a-t-on vraiment besoin ? L'humanité aura-t-elle assez évolué pour ne pas réitérer les mêmes erreurs ?

En attendant, en route pour le village. Téléportée à l'entrée avec mon vélo, je vais seule jusqu'à la "partie des femmes".

14

Première surprise : sortant du bâtiment principal : un homme. Après l'avoir brièvement salué, j'y entre. Amélie me rejoint avec joie, nos retrouvailles sont chaleureuses et je la trouve radieuse d'autant plus que... Elle est enceinte ! Ce qu'elle me confirme : depuis quatre mois. Incroyable ! L'homme qui vient de sortir est-il le père ? Elle me répond par la négative. "Viens, me dit-elle, je vais te raconter tout ce qui s'est passé durant ton absence."

Nous nous installons devant un thé. A son retour, Eléanore était au plus mal. Heureusement elle a bien réagi aux antibiotiques et en quelques jours elle était remise sur pieds. Quelque chose dans l'atmosphère a changé et peu à peu les hommes et les femmes se sont rapprochés. Aujourd'hui nous vivons en communauté, des couples se sont même formés. "Je vois" dis-je, regardant son petit ventre. "Il y a d'autres femmes enceintes ?". "Non, répond Amélie, je pense que la fois où l'homme de là-bas à posé sa main sur mon ventre, il m'a guérie, car environ 10/15 jours après, j'ai eu des menstruations.".

En effet ils doivent y être pour quelque chose. Amélie continue son récit, comment elle a rencontré son cheri, comment la hiérarchie du clan s'est atténuée, chacun trouvant sa tâche et son autonomie. Eléanore ayant elle aussi trouvé l'amour est beaucoup plus détendue.

A mon tour, je lui narre nos aventures, elle est émerveillée mais inquiète. "Tu penses qu'ils vont réussir ? Pas pour les générateurs, mais pour repousser les "méchants" À vrai dire, je ne sais pas quoi répondre, ça me dépasse.

Une chambre m'est préparée et après quelques jours de repos, je reprends les tâches quotidiennes avec les autres. L'entente est cordiale et même s'il y a quelques coups de gueule qui passent vite, la communauté fonctionne assez bien.

Avec l'aide d'Eléanore et Amélie nous mettons un réel projet de reconstruction en place. On commence par un recensement de nos ressources, matérielles, animales et humaines. Dans le groupe il y a un architecte et deux maçons. Nous leur demandons de redessiner le village en fonction des possibilités données. Ils vont, avec l'aide des autres, défaire une ville pour en reconstruire une plus adaptée à nos besoins.

15

Nous n'avons pas de chevaux. Or, avec les restes des véhicules abandonnés ainsi que des planches de bois nous pourrions construire des charrettes et roulettes. Je me porte volontaire pour sillonnner les villages alentours et récupérer des chevaux et qui sait, peut être de nouvelles forces pour notre communauté.

Le premier village habité que je rencontre n'a pas de chevaux non plus. Par contre notre projet de reconstruction les intéresse et ils aimeraient partager l'expérience. Je leur promets de les mettre en relation avec nos constructeurs.

J'aborde une ferme tenue par deux femmes, une jeune et une vieille. Elles ont trois chevaux en bonne santé qui n'ont pas été montés depuis longtemps. Elles m'offrent l'hospitalité, et je leur parle de notre village. Si la vieille a les yeux éteints, ceux de la jeune pétillent d'excitation à l'idée de rencontrer de nouvelles personnes. Le lendemain, nous préparerons du mieux possible un convoi. On emmène leurs animaux et quelques effets personnels, elles vont habiter avec nous.

L'arrivée des chevaux met tout le monde en joie et les femmes sont bien accueillies. Hélas, nous n'avons pas de maréchal ferrand, ni de vétérinaire. Il va falloir continuer à chercher. Plusieurs automobiles ont été démontées, les pièces utiles ordonnées. Les hommes se mettent à construire l'attelage. Après avoir pris les plans de l'architecte, je reprends ma quête, en passant par le village qui souhaitait suivre notre mode de reconstruction.

Belle trouvaille : un haras isolé. Trois personnes vivent là, déprimées. Bon accueil quand même. Beaucoup d'énergie déployée pour les convaincre. Ils n'ont pu garder en vie que deux de leurs bêtes, deux chevaux robustes. Ils finissent par accepter de me suivre.

Chaque jour un peu plus court, un peu plus froid, mon enthousiasme diminue. Si je dois faire des aller/retour sans arrêt, je n'aurai pas assez de toute une vie pour rassembler. Au prochain retour, nous formerons une équipée, ainsi elle se transformera en caravane et nous voyagerons tous ensemble jusqu'au retour au village. On attendra toutefois que l'hiver passe pour prendre le départ.

L'idée de former une équipe qui grandira au fil de nos découvertes est accueillie positivement. Petit à petit l'organisation prend forme. On part au printemps. En un an nous réunissons les animaux, le savoir faire et les compétences nécessaires pour faire avancer nos projets.

16

Pas de nouvelles de nos amis d'ailleurs. Parfois l'espoir s'en va. Mais revient vite, Amélie a eu son enfant, élevé dans l'amour avec l'aide de toute la communauté. Les autres femmes l'envient. Hélas, pas de nouvelle grossesse.

Les choses avancent bien. La bonne volonté perdure. Les gens ont subi de lourds traumatismes en voyant leur monde, toutes leurs bases de connu s'effondrer. Tout est à reconstruire. Le plus beau de l'humanité, l'empathie, l'abnégation, l'humour, trouve son essor.

Bien sûr il reste des jalouses, des désirs de profit, très vite réfrénés par le bien être commun. La vie, dans un sens plus dure qu'avant est pourtant beaucoup moins stressante. Nous savons que les communautés hiérarchiques, voire dictatoriales se sont formées, mais espérons que notre vision du monde touchera un maximum de personnes.

Nous avons crée une cellule d'apaisement psychologique. Ainsi les habitants apprennent à modifier leur vision des choses, d'eux-mêmes, deviennent moins durs avec eux et les autres, l'échec n'est plus vécu en tant que tel, ça devient un élément spécifique de l'apprentissage : savoir comment faire pour que ça ne marche pas permet d'avancer vers la réussite.

Le respect de soi et des autres devient un mode de vie. Chacun est conscient que la perception de la réalité est propre à soi, que le jugement peut devenir source de mal-être et de conflit. Les gens se retrouvent apaisés.

Il y a dix ans de cela, nul n'aurait imaginé une telle communauté viable.

Nous avons ré apprivoisé l'électricité. Sans interface électronique, le "Big Virus" est inactif. Ainsi des formes d'éoliennes agrémentent nos jardins, nous permettant de remplir des cuves d'eau, plus facile que de la puiser en profondeur et viennent en complément du chauffage au bois. Cette énergie n'est pas stockée, on l'utilise sur l'instant. Nous faisons aussi chauffer des pierres de manière à conserver la chaleur et évitons ainsi une trop rapide déforestation. Même en replantant plus d'arbres que nous en utilisons, il faut attendre qu'ils poussent.

En réinventant le moulin, nous fabriquons de la farine. Un moulin à eau alimente une presse à papier. Nous avons récupéré tout le papier et le tissus inutiles et les recyclons en belles feuilles. En récupérant des bougies et des savons nous en fabriquons d'autres, une bibliothèque et des spectacles voient le jour.

Seule ombre au tableau : l'enfant d'Amélie grandi seul : aucun de nous n'a encore pu se reproduire.

Elle est encore enceinte. On repense à Adam et Eve, aux légendes du début de l'humanité... Si c'est une fille qu'elle attend, elle sera sûrement fertile, son destin sera peut-être difficile : la guerre pour la survie peut éveiller les plus vils instincts.

17

Assise dans l'herbe, béate devant la splendeur d'un coucher de soleil, je médite sur toutes ces interrogations. Zen. La nuit arrive enfin, parsemée d'étoiles. La lune, réduite à un mince croissant, éclaire peu. Je m'endormirai presque.

Soudain, un éclair illumine le ciel, suivi de près d'une pluie d'étoiles filantes. Je pense tout de suite à nos amis venus de là-haut, livrant combat, souhaitant qu'il ne leur soit pas arrivé malheur.

Je dors mal cette nuit. La journée suivante me semble longue et fastidieuse. Une sorte d'anxiété m'envahit. Bientôt la vraie fin de l'humanité, après toute cette évolution, ou pas encore ? Ne voyant pas Laurence, Antoine et les autres apparaître, l'inquiétude se fait de plus en plus oppressante. Je m'attends à chaque bruit sec à voir le sol se dérober sous mes pieds, à sentir la Terre exploser, ce monde disparaître en poussière.

Mais non, plusieurs jours passent, sans évènement majeur. La paranoïa s'estompe puis disparaît.

Quelques nuits plus tard, une sorte de scintillement, la sensation d'une présence me réveille. Ils sont revenus ! Quelle euphorie ! Ils sont vivants. Ils me racontent comment ils ont désactivé tous les générateurs, et leur guerre contre les autres, les dommages et gains pour finalement arriver aux pourparlers. Aucun des deux camps n'a perdu car ils sont tombés d'accord. Les autres trouveront un

autre jeu. Ils étaient plus ou moins contraints en ce sens qu'ils se sont retrouvés encerclés par une horde de vaisseaux, nos amis ayant rallié diverses espèces à leur cause.

Ils sont tous repartis. Ça fait quelques jours qu'eux observent le mode de fonctionnement que nous avons adopté et ils sont ravis.

Je leur parle du manque de reproduction. Hélas notre appareil génital a été très endommagé par les ondes émises par les générateurs. Antoine a le pouvoir de nous soigner, mais pas l'énergie pour le faire sur toutes les humaines.

On opte pour une stratégie de "chance". Nous allons silloner le monde et quand il rencontrera des femmes, au fil du hasard, il les touchera. Ainsi nous en profitons pour partager notre expérience avec un maximum de Terriens, pour former un phénomène de masse critique et généraliser notre comportement.

18

Notre entreprise est un succès. En cinq ans nous avons touché la majeure partie de la population mondiale, la terre repart sur de bonnes bases. Les hommes ont commencé à se reproduire, l'avenir nous dira si cette belle utopie pourra tenir.

Nos amis repartent avec la promesse de revenir.

...

Ça aurait pu se passer comme ça, mais...

... Bientôt la vraie fin de l'humanité, après toute cette évolution, ou pas encore ? Ne voyant pas Laurence, Antoine et les autres apparaître, l'inquiétude se fait de plus en plus oppressante. Je m'attends à chaque bruit sec à voir le sol se dérober sous mes pieds, à sentir la Terre exploser, ce monde disparaître en poussière.

Jusqu'au moment où une lumière éblouissante envahit le ciel, le sol tremble et la seule pensée qui prend place à l'infini : "Tout ça pour ça".

FIN